



Livres du même auteur :

Les jardins du silence

Edition: BoD – Books on Demand, 2012

L'odeur du jasmin

Edition: BoD – Books on Demand, 2013

Blasphème (trilogie I)

Edition: BoD – Books on Demand, 2013

L'échiquier des égarés (trilogie II)

Edition: BoD – Books on Demand, 2014

Adam (trilogie III)

Edition: BoD – Books on Demand, 2015

L'ombre pourpre du monde

Edition: BoD – Books on Demand, 2016

Lignes de fuite

Edition: BoD – Books on Demand, 2018

L'arme de Goliath

Edition: BoD – Books on Demand, 2021

Monique MOLIERE

LUNE NOIRE

Roman

Dépôt SACD - SCALA n°234895
Edition originale 2010
Réédition 2017

2022 - © Monique MOLIERE
mmolier@orange.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

J'ai regardé dans le miroir du temps.
Ce livre est né d'un songe mémoriel.
Je le dédie à ceux que j'aime.

Tous mes remerciements :
à Georges qui a éclairé ma route,
en joignant la critique à la constance,
à mes deux lectrices avisées
Monique Jonard et Josiane Pioda

En tissant le fil de nos vies, les Parques, oublieuses de l'humaine condition de l'étoffe, ne livrent aucune information, ni sur la matière, ni sur la longueur, ni sur la solidité.

Comme des parasites, nos fantômes s'enchâssent dans les aspérités de l'ouvrage.

Capricieux, ils ressurgissent parfois, en activant nos mémoires et colorent le tissu qui se dévide sous leurs doigts.

Ceux qui viennent de l'enfance sont les plus tenaces, les plus insistants, ils résistent à l'usure, à l'oubli et nous accompagnent, tantôt grimaçants, tantôt caressants, tout le long du chemin

Première partie

Au commencement

Une pulsion de goinfrerie la consommait tout entière. Elle n'était que désir. Elle avait repéré la porte entrouverte. Dans ses griffes, la tentation l'enserrait. Elle se hissa lentement, par étape, tendit les bras. Ses mains hésitantes exploraient en aveugle l'espace secret qui contenait une promesse de félicité. Enfin, elle atteignit cette chose molle, tendre si délicieusement odorante. Dans un mouvement compulsif mais maladroit, elle la saisit et agrippa des fragments pâteux et blancs qu'elle porta à sa bouche gloutonne. Puis, elle recommença encore et encore...Tendue vers ce but unique et ravageur, elle élaboussait, raflait et raptait tout. Ses maigres cheveux faisaient les frais de son avidité conquérante. Elle pillait les entrailles du meuble et dévorait le fromage de chèvre frais. Loin de trembler devant le dommage, elle exultait.

La porte claqua, des cris saluèrent son triomphe. Une gifle magistrale la fit vaciller dans le baby. Traînée, elle traversa le couloir et se trouva propulsée sur le palier. Abasourdie, elle cria avec conviction. La rage l'envahit tout entière. Elle n'était que révolte et suffoquait d'indignation mais la porte refermée opposa son silence austère à ses hurlements.

L'apaisement se profila dans son esprit quand soudain, elle la vit. Sa face obtuse, encombrée de cheveux sombres à l'implantation basse, grimaçait derrière les carreaux. L'œil mauvais, la mère Caillebois entrebâilla sa fenêtre. Elle cracha des mots dont le sens lui échappa mais dont la substance cruelle la percuta, jusqu'à la faire chanceler.

Ses cris redoublèrent. Vulnérable proie pantelante, emportée par la tempête, elle s'étouffait de désespoir. La détresse vide de mots était un abîme dont la profondeur échappait à l'entendement.

La porte s'ouvrit, la fenêtre se ferma. Une jeune femme rappliqua en courant, la tira du siège et lui flanqua une magistrale fessée. Ses cuisses en gardèrent le souvenir plusieurs jours durant. Était-ce la première ? Elle ne saurait le dire, sa mémoire lui faisait défaut. En tout cas, intuitivement, elle devina que cette correction était le prélude à beaucoup d'autres. Une bouffée de tristesse l'envahit, imprégna son psychisme d'enfant d'une prémonition angoissée, semblable à celle qui vous empoigne, lorsque la brume des soirs d'automne s'abat sur les cimetières, diluant les formes des tombes, niant ainsi la mémoire des trépassés. Elle se tut.

Elle passa la première partie de son enfance dans un coin de verdure, mi-ville, mi-campagne. Les deux corps de bâtiments vétustes appartenaient à son oncle Charles, qui les avait hérités de sa mère. Dans celui de droite, la famille occupait un petit appartement au rez-de-chaussée. Au cœur de cet ensemble, s'étalait une cour assez vaste, dotée d'une pompe à eau. Dans ce lieu de pèlerinage vital pour les maisonnées, chacun venait tirer le précieux liquide pour son usage quotidien. Les logis n'étaient pas équipés d'eau courante. Dans un recoin furtif de la cour, des WC à la turque montraient leur porte. Le matin, les occupants des neuf appartements, à la queue-leu-leu, venaient vider leur seau dans les chiottes insalubres. Il va sans dire que son taux de fréquentation était intense. Pas de chasse d'eau mais un broc était laissé à la disposition des plus délicats. Ils pouvaient, au gré de leur aspiration, jeter ou non une eau purificatrice sur leurs déchets organiques, qu'une pompe à merde venait vidanger chaque année. À l'arrière, la cour s'élargissait sur des jardins mal entretenus. Enserrés dans des barrières

branlantes, ils se répartissaient le long d'une allée généreuse. L'avant débouchait sur la rue.

Quand la saison était clémente, cet enclos réunissait, le soir, les commères des parages. Elles traînaient leurs chaises pour former un cercle serré propice aux cancans. Toute occasion alimentait les bavardages. Chaque nouvelle arrivante était saluée par un :

— Alors, comment ça va ?

Les trognes avides aspiraient goulûment les paroles de la malheureuse qui commençait à s'épancher, au milieu des soupirs de fausse compassion et de vraie joie malsaine. Dès que l'une d'elles quittait le cercle, son absence emplissait l'espace de commentaires, assaisonnés de médisance dévastatrice. Nul n'y échappait, l'hydre du cercle avait toujours besoin d'un repas substantiel.

Ce soir-là, comme de coutume, la ronde s'était formée. Deux mois s'étaient écoulés depuis l'aventure du buffet. Désormais, Monique marchait. Les langues allaient bon train, habillant et déshabillant les malheureux qui faisaient les frais de leur vindicte. Simone, sa mère n'était pas en reste, loin s'en fallait ! L'enfant était plantée à ses pieds, comme un chien familier, loin de l'assise douce des genoux. De sa place, elle regardait, par en dessous, les faces peu avenantes des femmes, dont la laideur physique et mentale l'interpellait. Elles étaient presque toutes là, la mère Caillebois, la Pépé, la Dédé, la mère Arthaud, la Perolo, la Revol... Une pénombre salvatrice commençait à adoucir leurs traits, seule la brûlure des mots persistait. Même si elle n'en comprenait pas la substance, elle les sentait, les flairait, les devinait. Sa mère baissa ses yeux un peu trop durs vers elle et lui lança :

— Si t'es pas sage, la patte va t'emmenner dans son sac !

Pétrifiée par la menace et inquiète, Monique n'osait plus faire le moindre mouvement de peur de démériter. Elle suspendit mon souffle.

Tout à coup, il surgit. Elle hurla. Sa silhouette famélique s'encadra dans la porte. Elle aperçut la besace, elle beugla de plus

belle, complètement terrorisée, ... on l'avait donnée ! Elle s'époumona en fixant la pauvre ère, dont les yeux hagards semblaient encore contempler des horreurs enfouies dans sa mémoire. Ses cheveux hirsutes rejoignaient la barbe, en une masse désordonnée, pour glisser sur le col ouvert d'une capote militaire en déroute et le dévorer. Elle s'égosilla de désespoir, sa mère avait tenu sa promesse. Monique ignorait en quoi elle avait failli. Malgré son jeune âge, elle avait flairé, chez l'autre, un amour incertain, mutant, dépouillé de tendresse. La réalité d'un abandon, à ce spectre craché par la bouche de l'enfer, explosait en elle. Elle criait toujours, clamait son épouvante, son impuissance et sa colère. Les mégères menaient leur sabbat en riant à gorges déployées.

Ce tintamarre infernal et la violence de ses cris firent battre en retraite l'homme effrayé qui n'osa pas demander l'aumône, qu'il était venu chercher. La tension retomba, Monique sanglotait toujours. Allait-t'il revenir ? Inquiète, elle guettait la porte de la rue, où s'était effacée la pitoyable silhouette, absorbée par la nuit. Les minutes s'écoulaient, la tension retomba, les ricanements du cercle succédèrent aux rires, sans compassion ni pour l'homme, ni pour l'enfant.

Soudain, excédée par ses pleurs, Simone la tira par le bras et l'entraîna vers la maison. Les femmes rirent à nouveau et lancèrent des quolibets. L'enfant était le clou de la soirée. Soulagée d'être extraite de cet aréopage nocif et de s'éloigner de l'ambiance délétère de la cour, Monique se calma. La mise au lit qui se fit sans douceur la rassura.

Un long moment, elle garda les yeux ouverts, écoutant le bruit des bouches avides et insatiables qui continuaient de projeter leur flot de paroles à l'infini. Sa mère les avait rejointes pour terminer le sabbat. Les yeux de Monique se fermèrent et le néant réparateur de l'innocence l'accueillit dans son sein.

Deuxième partie

Tissage d'une enfance en coton bon marché

En avril, ils avaient déménagé, eux, pas elle, son père et sa mère. Monique était restée avec les murs. Ses grands-parents paternels, réduits à une grande indigence financière, ne pouvant plus payer leur loyer, vinrent s'installer route de Vaulx. Propriétaire des lieux, l'oncle Charles, les avait miséricordieusement exonérés de tout loyer. Sa grand-mère fut promue concierge, ainsi l'honneur était sauf. Quant à ses parents, ils partirent vivre au quatrième étage d'un immeuble construit vers les années 1910. Dans cet appartement, il y avait l'eau, le gaz, l'électricité et les WC, un luxe encore rare à l'époque.

Monique avait-elle rencontré ses aïeux avant qu'ils n'arrivent dans cette maison et n'héritent de sa présence ? Sans doute, mais elle n'en gardait aucun souvenir. De l'année qui suivit, peu d'événements affleurèrent à sa conscience. Elle avait été glissée dans une paire de chaussures qui convenait à ses pieds.

Pourtant, le logis n'avait aucune grâce. On accédait par une porte palière au bois bruni par les ans. Malgré sa vétusté, elle avait un aspect robuste. Elle s'ouvrait sur un petit couloir sombre dont la peinture marron poudreuse s'enlevait à chaque frottement. À son extrémité nichait la cuisine, éclairée par une unique fenêtre. Positionné en contrebas de la rue, l'appartement laissait seulement entrevoir les jambes des passants, livrant une image morcelée de leur identité. Cette singularité, préservait l'intimité. Sans imagination, la cuisine avait la même couleur sombre que le couloir. Côté fenêtre, une pierre d'évier, ceinturée

d'un rideau vert sale tenu par une ficelle, offrait une zone spartiate au regard.

Un broc d'eau, pour l'usage quotidien, était perché sur un tabouret. À sa droite un meuble grossier en sapin stockait la vaisselle, sans goût, ni grâce, à mi-chemin entre le buffet et le confiturier, il était dépouillé de tout artifice. Pas de vernis, pas de peinture, la couleur foncée du bois était son seul apanage. Dessus, se pavanait un gros poste radio. Au centre, de la pièce une table branlante était flanquée de quatre chaises, dans le même état. Deux autres s'ennuyaient chacune dans leur coin. Contre le mur de gauche, un gros fourneau noir en fonte servait à la fois de cuisinière, de four, de chauffage et de chauffe-eau, grâce à son petit réservoir latéral. À ses côtés, un réchaud à deux trous, alimenté par une bonbonne de gaz, reposait sur un placard bas, où s'empilaient quelques casseroles. Et enfin, l'étroit lit en fer de son grand-père, haut sur pattes, donnait une touche saugrenue. Dans cet univers, pas de superflu, mais un essentiel réduit à sa plus simple expression, voilà pour la cuisine.

Une autre porte faisait face à l'entrée. Elle débouchait sur une chambre dont la fenêtre donnait sur la cour. Les murs habillés d'une tapisserie gris-vert devisaient lugubrement. Le lit de sa grand-mère occupait presque toute la superficie. Sur une table de chevet, une lampe électrique posée de guingois, penchait sottement son chapeau. Une armoire à glace ventrue complétait cet ensemble, auxquels s'ajoutaient le lit à barreaux de Monique et un charmant bureau fabriqué au temps, glorieux et lointain, où l'argent coulait à flot. Un chemin de table brodé le protégeait. Dessus, son père adolescent posait fièrement sur une photo avec un cerceau. Un baigneur en biscuit lui faisait face, en compagnie d'un éléphant et d'un chameau en cuir, d'un paon en corne, d'un encrier-chat qui n'avait jamais connu d'encre. Adossé, à gauche de la fenêtre, un petit placard mural, en diagonale entassait ses deux portes inégales peintes en gris. En fond, un épais rideau gris, poussiéreux, pendait dissimulant un faux placard. Trace

probable d'une ancienne ouverture qui, autrefois, reliait cet appartement à celui de la Revol. Le seau de nuit émaillé donnait une touche odorante. Ce logement, parfait parallépipède, mesurait trente mètres carrés.

L'enfant aimait bien son petit lit rose. C'était la seule chose qui lui était personnelle. Ses barreaux lui procuraient un rempart protecteur. Couchée sous un petit édredon un peu lourd mais chaud, elle était chez elle. Chaque matin au réveil, elle observait la chambre qui s'animait de sa propre vie, lui laissant un sentiment d'insatisfaction. Un sens inné du beau l'habitait, mais elle était impuissante à l'exprimer autrement que par un vague mal-être, comme une mouche qui bute contre une vitre sans trouver d'issue. Une partie de son être rejetait l'habitation insalubre. Une aspiration profonde à un ailleurs différent l'envahissait, un autre part diffus qu'elle devinait, cotonneux comme un nuage, un endroit qui ne lui était plus accessible, un paradis perdu, enfermé dans une brume mémorielle.

Son incapacité à introduire des modifications dans son environnement la conduisit à organiser un rituel qu'elle répétait inlassablement. Chaque matin au réveil, elle se mettait debout dans le lit, scrutait autour d'elle, dans l'espoir de déceler d'imperceptibles changements. Rien. Rien n'avait bougé, pas la moindre altération. Elle se recouchait, fermait les yeux, très fort, en murmurant :

— Ils se sont trompés.

Elle retenait son souffle, attendait quelques minutes le cœur battant, guidée par la perspective de se réveiller dans le lieu de ses réminiscences ou de ses désirs. Elle soulevait doucement les paupières, animée par un fol espoir. Elle suspendait sa respiration encore une fois et regardait, mais... tout demeurait identique. Alors sa pensée navrée galopait comme un cheval fou. Pourquoi l'avaient-ils amenée là ? Quel était cet endroit, où elle se trouvait, quand elle était grande... Avant, bien avant... Loin, si loin ?

Il lui semblait entrevoir encore d'élégants espaces, des volutes, des rires joyeux qui résonnaient à son oreille, accompagnés par le bruit soyeux des capelines et des robes. Des fragments d'images enfouies fracturaient sa conscience, s'y glissaient et lui laissaient le goût d'une nostalgie poignante.

Où était-ce ? Quel archonte malveillant l'avait précipitée dans cette vie dépouillée, morne et terne ? Que s'était-il donc passé ? Aucune réponse ne venait éclairer sa lacune. Elle se heurtait à un mur brut, austère, vide de sens. Alors, elle humait le remugle des contrées inaccessibles, devinait des possibles hors du champ de sa conscience. Elle attendait l'ouverture d'une porte qui se refusait.

Puis, le jour maussade filtrait à travers la fenêtre, sans apporter la moindre réponse. Résignée, elle se levait, allait jusqu'au seau hygiénique. Elle soulevait le couvercle, une odeur forte, douceâtre et écœurante montait à ses narines. Dans l'urine mêlée à de l'eau de javel, la merde de Mémé surnageait sur le fond émaillé. Vaguement dégoûtée, elle s'asseyait et assouvissait à son tour ses besoins.

Tôt, elle se découvrit une passion pour les animaux de toutes pattes et tous poils. Les journées étaient longues et s'étiraient avec ennui. Alors, elle scrutait le sol où s'agitaient de petites vies, s'accroupissait pour mieux observer les gendarmes, les fourmis, tout ce qui rampait. Elle posait des obstacles sur leur chemin, brindilles, feuilles, organisait des parcours, créait des enclos. Elle volait des miettes de pain qu'elle leur distribuait avec une stratégie élaborée, en sophistiquant les embûches. Elle restait là, de longs moments à essayer de comprendre le moteur invisible qui animait ces existences éphémères et fragiles, si éloignées de la nôtre. Elle s'émerveillait de leurs réponses variées aux situations. Leur inventivité l'émouvait, à n'en pas douter une intelligence embryonnaire se manifestait.

Aussi, quand elle marchait, elle était attentive et s'efforçait de ne pas détruire ces vies. Elle se sentait à la fois toute puissante et remplie d'une immense compassion à leur égard.

L'extraction des bésigues la passionnait. Pépé allait régulièrement à la pêche. Pour cela, il lui fallait des asticots qu'il utilisait comme appât. Régulièrement, il arrivait avec des boîtes en fer blanc, contenant de la bouse de vache, où grouillaient des centaines de formes blanches. Assis sur la pierre à côté de la pompe qui faisait office de banc, il préparait ses cannes à pêche. Leur connivence s'établissait dans le silence. Il donnait à l'enfant deux boîtes, l'une vide, l'autre pleine, et sa mission consistait à extirper les bésigues, un à un, des excréments pour les transférer dans le récipient vide. Elle était ravie, procédait avec délicatesse pour éviter de blesser les asticots. Ils chatouillaient sa main, glissaient parfois par terre, alors, elle les dissimulait sous une feuille qu'elle dérobaît au lilas, pour leur faire un asile. Puis reprenant sa tâche, consciente du privilège qui lui était accordé, elle ne quittait plus le banc de pierre avant d'avoir terminé. Elle ignorait, bien sûr, que ces ventres blancs remuants étaient destinés à être crucifiés sur la morsure de l'hameçon, pour attirer les poissons imprudents.

Réputé excellent pêcheur, Pépé ne rentrait jamais bredouille. Elle se réjouissait, regardant avec une avidité curieuse le contenu de sa besace. Il nommait les poissons : tanches, goujons, anguilles... Elle était ravie par les mots qui correspondaient à des formes, qu'elle n'imaginait pas vivantes. Elle ignorait qu'elle avait été complice de cet holocauste en triant les vermisseaux.

Il chassait aussi mais de manière plus occasionnelle. Il ramenait des bécasses, des lièvres, parfois des morceaux de sanglier, résultat d'un partage entre vainqueurs. Si les poissons ne déclenchaient aucune interrogation, en revanche les animaux de la chasse la rendaient soupçonneuse. Inquiète, elle le questionnait :

— Dis Pépé, ils couraient ? Pourquoi tu les as tués ?

— Pour les manger !

Disait-il en riant. Pensive, elle caressait les corps dont la vie avait été brusquement interrompue. Son grand-père allait pendre les bécasses par la tête, dans un réduit qui donnait sur la cour, à côté des vespasiennes. Elles n'en sortiraient que lorsque le poids de leur corps, aux chairs ramollies, romprait son lien originel avec la tête. Ensuite, il crochetait le lièvre et le dépeçait dans des mouvements violents et précis. Le bruit sinistre résonnait dans sa tête, comme un long supplice. Elle regardait tristement la dépouille rose écorchée et partait pleurer dans les jardins... souffrance enfantine face à la mort et à la finitude.

Mais, elle ne boudait pas au-delà de l'heure du repas. Il faut dire que Pépé était un cuisinier remarquable. Le fumet de ses préparations, les sauces surtout avivaient ses papilles, mettant un terme gourmand et sans appel à ses états d'âme. Il faisait des marinades, dans lesquelles le gibier séjournait pendant une semaine, isolé de l'air par une couche d'huile. Des odeurs puissantes envahissaient la cuisine, prélude à un repas savoureux. Il avait également le secret de la fabrication du fromage fort. De vieux fromages macéraient dans du vin blanc, pendant plusieurs semaines. Régulièrement, son grand-père tournait et retournait les bocaux, pour que l'imprégnation soit parfaite. Et puis, le moment venu, il fracturait les récipients, pour en extraire le contenu, malaxant le tout avec du bouillon de poireaux. Quel délice ! Au goûter de quatre heures, elle était gratifiée d'une large tartine dont le pain n'était qu'un vague support, un prétexte à sa gourmandise. Invariablement, elle promenait une langue avide sur la préparation et l'avalait goulûment. Ensuite, elle rappliquait faussement penaude :

— Pépé, y'en a plus.

Elle avait droit alors à une seconde tournée, aussitôt garnie, aussitôt léchée.

De temps à autre, elle recevait une brève visite de ses parents. Cet été-là, ils vinrent faire la cueillette dans le petit jardin, attendant à la maison, où les pêcheurs ployaient sous l'abondance de leur manne. Monique regardait avec envie les gros fruits rouges, veloutés et juteux, mais hors de sa portée. Prise d'une générosité inattendue, Simone proposa à son père :

— Donne donc, une pêche à cette môme.

Ravie Monique enchaîna aussitôt :

— Dis papa, tu donnes une pêche à la môme !

Marcel éclata de rire devant la maladroite restitution, ne sachant pas que la dyslexie la tyranniserait pendant de longues années et que jamais, elle ne parviendrait à totalement s'en défaire.

Pendant la période estivale, de temps à autre, Mémé sortait une bassine en zinc pleine d'eau et la plaçait au soleil, pendant une heure ou deux. Ensuite, quand le liquide avait tiédi sous la caresse ardente, elle la plongeait nue comme un vers dans le bac et la lavait dans la cour. Souvent la mère Caillebois lorgnait le bain en grimaçant. Quand sa grand-mère apercevait son manège, elle s'exclamait à mi-voix :

— Morue !

Ce jugement remplissait Monique d'aise. Il avait le goût d'une juste compensation. Pourtant le soir, cela n'empêchait pas Mémé de glisser sa chaise dans le cercle et de mêler sa voix au concert des commères, tout en tricotant des culottes en coton. Comme elle les détestait ces culottes inconfortables qui grattaient. Soit, elles rentraient dans la raie des fesses soit, elles pendaient lamentablement !

Au début du mois d'octobre, ce fut le départ pour le Vercors. Monique avait maintenant trois ans. Depuis quelque temps déjà, elle entendait des chuchotements :

— Son père a la tuberculose, paraît qu'il va aller en sanatorium. Elle est positive... !

À son approche, les gens se taisaient et reculaient un peu, de peur d'être contaminés. Les autres enfants étaient tenus à l'écart. Étonnée, elle observait cette mise en quarantaine, indifférente à la suspicion quelle éveillait.

En arrivant à La Chapelle en Vercors, elle fut frappée par la beauté de la montagne, par les arbres touffus, plein d'accords éclatants, de suaves murmures. Le chalet était situé à l'extérieur du village sur un mamelon rond et tendre. C'était un ami de son grand-père, gangster de son métier, qui lui avait prêté cette ferme pour neuf mois, à la condition expresse que ses grands-parents s'occupent des animaux. Là encore, la vie était rudimentaire, pas d'eau courante, pas de WC dans la ferme, pas d'électricité, mais les murs en bois donnaient un aspect chaleureux à cet intérieur dépouillé. Elle partageait le lit de sa grand-mère. Le grand-père dormait seul dans un coin.

Avec ravissement, elle dénicha l'étable et ses animaux. Il n'y avait pas moins de deux vaches, trois chèvres et un bouc. Tout de suite, elle adora cet endroit tiède à l'odeur musquée. Quand il faisait beau, à l'unisson de ces bêtes vagabondes, elle partait au champ, ne les quittant pas de l'œil, attentive comme une mère avec sa portée. Mais le bouc, alors là... elle avait pour lui une faiblesse toute particulière ! Il fallut peu de temps pour que l'animal docile participe à la joie du jeu. Avec retenue, évitant tout mouvement trop brusque la bête la laissait s'agripper à sa fourrure sauvage et odorante. Il secouait simplement sa tête cornue quand elle tentait de se hisser sur son dos. Complice, son grand-père souriait et Mémé l'observait, satisfaite de sa capacité d'adaptation.

L'hiver s'asphyxait sous la neige. Blanc, tout était blanc. Pudique, le détail des formes se dérobaient pour ne laisser paraître qu'un simulacre. La montagne se figeait dans un désert hostile. Sa grand-mère devait casser la glace du puits, pour extraire de

l'eau. Les animaux n'étaient plus conduits au pâturage mais demeuraient dans la pénombre feutrée de l'étable. Tous les jours, Monique accompagnait Pépé pour nettoyer les litières, pelleter le fumier, mettre de la paille fraîche. Ensuite, il donnait à boire et à manger aux animaux. Le travail achevé, il la montait sur le dos des vaches. Maintenant, la Marquise et la Parise la connaissaient bien et semblaient apprécier ses tendres attentions. Parfois, comme pour la remercier, l'une d'entre elles la léchait :

— Oh Pépé, elle m'a fait mimi à la raclette !

Disait l'enfant dans un état proche de l'extase. Elle séjournait dans les boxes des chèvres et du bouc, enlaçait les petits mammifères, juste pour voir de près leur drôle de regard oblique. Les animaux peu farouches manifestaient leur plaisir en s'agitant gentiment. L'hiver passa vite, ses fréquentes incursions à l'étable emplissaient ses journées.

Après le blanc vint le vert du printemps. Les chèvres mirent bas. Des cabris vacillants mais solides s'animèrent, cherchant avec avidité les mamelles gonflées, sous l'œil indifférent de leur géniteur. Ils se bousculaient en ingurgitant gloutonnement le lait nourricier. Le soleil faisait des percées de plus en plus fréquentes, la sève montait dans les arbres, l'inspiration était au rendez-vous. Monique choisit cette époque pour commencer ses excursions solitaires. À quelques centaines de mètres de là, il y avait une autre ferme. Deux jeunes femmes, aux allures saines et costaudes, l'habitaient. Quand elles la voyaient rôder alentours, inmanquablement elles lui proposaient :

— Tu as faim ?

Et toujours Monique répondait :

— Oh, oui !

Ainsi, elle était gratifiée d'une tartine de pain de campagne avec un énorme morceau de fromage. Une fois avalée, elle reprenait son exploration. Toute découverte était prétexte au jeu. Sans doute inspirée par les chèvres qui divaguaient dans les

pâturages, le nez au vent, d'humeur vagabonde, elle grimpa partout.

Élargissant le territoire de ses excursions, elle prenait la pente de la montagne pour me promener dans les prés fleuris, aux senteurs troublantes, bruisant d'une multitude de vies. La beauté de cette journée ensoleillée, sans trace de nuage, portait ses pas toujours plus loin. Tout à coup, mue par une intuition, elle se retourna et la vit, ridicule silhouette, qui s'agitait en criant. Une vague culpabilité l'envahit. Son cœur palpita plus fort, elle hésita, puis à regret fit demi-tour. Plus Monique s'approchait, plus l'image se précisait, elle avait une trique dans la main. Son inquiétude grandissait. Jusqu'à ce jour, jamais Mémé n'avait porté la main sur elle. Sa gentillesse avait été son unique lot. Ce revirement de situation l'affola. Allait-t-elle la battre, elle aussi ? La distance se réduisit encore, l'enfant ralentit le pas, d'autant qu'elle entendait maintenant ses cris :

— Approche ma vieille, tu vas voir c'que tu vas prendre !

Elle obtempéra avec peu d'allant. Plus que quelques mètres... L'œil plissé, elle observait l'épaisse silhouette, enveloppée d'une blouse sans grâce, dont les boutons semblaient prêts à exploser sous la tension. Mémé avait un beau visage régulier, auquel un nez parfait donnait une certaine noblesse. Encore quelques mètres... Elle semblait plus tirillée par la peur que par la colère. Pour finir, elle posa sa baguette, ouvrit ses bras, pardonnant la fugueuse sans repentance dans un geste tendre.

Sortant de nulle part, ses parents leur rendirent visite. Son père était guéri, il avait vaincu la tuberculose. Ils firent un long trajet de douze heures pour arriver à La Chapelle en Vercors. Huit mois que Monique ne les avait pas vus... relégués loin dans sa mémoire, leurs formes avaient des contours imprécis. Sa mère se montra très démonstrative, elle la serra avec excès dans ses bras, poussant des exclamations :

— Tu as grandi, on dirait une paysanne avec tes tresses, qu'est-ce que tu sens mauvais !

Ils restèrent une journée. Leur présence décalée donnait une tonalité bizarre à son espace de vie d'habitude si insouciant. Aussi, quand ils prirent le chemin du retour, Monique fut soulagée. Mais, cette visite sonna la fin du séjour montagnard. Adieu l'ivresse de la montagne, des espaces éclaboussés de liberté, de fragrances, une semaine plus tard, ils partirent. Une dernière fois, l'enfant alla à l'étable pour embrasser avec tristesse les animaux qu'elle savait ne jamais revoir.

Ils réintégrèrent les bruits de la ville. L'été s'achevait dans un déferlement de chaleur, qui les plongeait dans une vague torpeur.

La vie reprit, comme si aucune déchirure ne l'avait estropiée. Le cercle des commères se referma sur Mémé nouvellement réapparue. Depuis leur retour, une fois par semaine, Marcel venait en sortant du travail. C'était un homme de taille moyenne, ordinaire presque mais plein d'humour et de gentillesse. Il arrivait en pédalant à la façon d'un crabe, les genoux loin du cadre. La bicyclette était sa passion, il avait été l'un des champions cyclistes les plus prometteurs de la région. En mil neuf cent trente-deux, à dix-sept ans, il avait remporté le Premier Pas Dunlop et s'était imposé comme une figure de proue des jeunes espoirs, en route pour le professionnalisme. Mais les besoins du quotidien mirent un terme à la carrière qui se dessinait, fauchée par la nécessité de l'argent. Le destin, cet étourdi, s'était mélangé les pinceaux.

L'enfant se surprenait à guetter sa venue, derrière la fenêtre. Il faut dire que non seulement elle avait plaisir à le voir, mais surtout, il l'emmenait chez le bistroquet. La boutique, située à trente mètres de la maison, était toujours pleine d'un brouhaha assourdissant et d'une odeur aigre, faite de vin et de sciure. Un trésor multicolore était enfermé dans des bocaux au ventre transparent, des boules de chewing-gum qui faisaient pâte-à-claquer.

Leur goût chimique était inimitable, exquis, il avait la saveur d'un amour naissant et chez le père et chez l'enfant.

— Tu choisis.

— Papa, je peux en prendre quatre ?

— Oui, prends.

Monique sélectionnait les couleurs et repartait avec son précieux butin. Ensuite, Marcel enfourchait sa bicyclette, comme à regret. Intuitivement, il devinait qu'il laissait échapper de précieux moments d'intimité avec sa fille.

Après le retour du Vercors, sa mère établit un protocole bien huilé. Elle décida que Monique viendrait chez eux, le samedi en fin de journée et qu'elle les libérait de ma présence, le dimanche vers dix-sept heures. Marcel venait la chercher en début d'après-midi. Elle montait sur le cadre de son vélo. Silhouette insolite à deux corps, ils traversaient la ville pour aller voir les filles, Claudia et Marinette, deux cousines germaines, du côté paternel. Leur enfance partagée avait créé des liens indéfectibles. Les deux jumelles, rongées par l'alcool, habitaient dans un vieil immeuble à deux étages. On accédait au logement par un escalier incertain. Leur porte débouchait sur un misérable réduit de dix ou quinze mètres carrés. Scindée en deux, la pièce réunissait tout en un. Elle faisait office de cuisine et de chambre. L'unique fenêtre laissait filtrer une pâle lumière.

Si les filles avaient été jolies maintenant, des yeux hagards et un peu trop brillants hantaient leurs visages en déroute. En général, Monique et son père ne restaient guère dans l'appartement, faute de place. Cahin-caha, ils se rendaient tous au bistrot de la rue Garibaldi, à côté du vieux cinéma. Ce royaume de la viande saoule était le fief des cousines. À leur arrivée, une rumeur goguenarde les saluait et des plaisanteries douteuses fusaient dans l'assemblée. La petite taille de Monique lui offrait, comme seule perspective, une forêt de pantalons plus ou moins malodorants. Elle tirait son père par la veste, pour qu'il

la prenne dans ses bras. Quand il accédait à sa demande, le champ de vision élargi, elle pouvait regarder sur le comptoir, la valse incessante des verres de vin blanc ou rouge, sitôt remplis, sitôt vidés par des trognes avides qui claquaient la langue, au passage du breuvage tannique.

Son père, n'avait aucun penchant pour la boisson et demeurait toujours mesuré, malgré les encouragements acharnés de ses cousines :

— Allez Marcel, un p'tit dernier, ça t'fera du bien !

Le séjour au troquet paraissait interminable. Monique percevait la misère de ces pauvres diables qui venaient chercher le réconfort de l'oubli. Détresse économique, détresse psychologique, c'était le marché des malheurs et des dérives en tout genre. Quand enfin, ils quittaient les lieux, invariablement son père concluait :

— Eh ben, elles tenaient une de ces bitures !

Il n'y avait pas de jugement dans cette évidence affectueuse. Il était simplement heureux d'avoir ressassé les souvenirs communs de leurs existences bousculées et d'avoir, une fois encore, recréé l'illusion d'une fraternité.

Quand la nuit commençait à tomber, Monique et son père enfourchaient le vélo pour le retour. L'appartement qu'occupaient ses parents était situé au quatrième étage. Sa mère leur réservait des accueils variés, frais, chauds,... selon l'humeur, mais il était rare qu'elle n'ait pas des paroles désagréables :

— C'est à c't heure-ci que t'arrives, t'as encore été voir ces deux pochardes...

Après ces civilités d'usage, ils passaient à table pour partager un potage, du fromage et quelques fruits. Parfois, il y avait une queue et un pied de cochon, des bas morceaux pour les bourses plates. Dans ces occasions, Marcel faisait papier gras, en mastiquant bruyamment la viande.